

## LE FILS DE L'ASSASSIN

## PREMIÈRE PARTIE

## IV — VOLÉ

(Suite.)

Et, malgré cette solution momentanée, on ne quittait guère la petite place ; et, de la croix de pierre au musoir, c'était un encombrement de Parisiens, de domestiques, de paysannes, de pêcheurs et de maroyeuses, tous contemplant la maison du maire comme s'il pouvait en sortir encore quelque nouvelle.

Un homme surtout, un grand diable à l'allure rude, qui se promenait de groupe en groupe, épiait les conversations, reportait sans cesse les yeux sur cette maison avec une étrange fixité.

Plusieurs fois, des curieux lui avaient adressé la parole ; il n'avait répondu que par des gestes vagues. Il sentait bien que s'il essayait de parler, les larmes étranglèrent sa voix. Car cet homme était Sulpice Karadeuc, le vieux marin, le malheureux exécuteur des volontés de la marquise.

Le visage contracté, la gorge pleine de sanglots, il serrait furieusement les poings dans ses poches. Et cette pensée s'accroissait dans son esprit simple et droit.

— J'aurais pas dû... non !... Par Jésus ! j'aurais pas dû !

— Et que faire maintenant ? Quelle décision prendre ?

— Ah ! cette femme ! Elle m'aurait envoyé à la mort, j'y serais allé tout droit !

Mais, cette histoire d'enfant, cela lui broyait le cœur...

En ce moment, une voiture, couverte de bagages, traversa le marché ; et, comme elle était forcée de s'arrêter, le voyageur qu'elle conduisait se pencha à la portière.

Karadeuc tressaillit ; il avait reconnu l'escamoteur Paul Moreau, celui-là même qui avait demandé la veille : "Où est la maman de ce beau bébé?"

Ah ! ben ! oui, la maman ! Et Sulpice ne put retenir une grosse larme. Elle était loin, la maman, dans le pays d'où jamais on n'a vu personne revenir... Morte de chagrin, la pauvre chère âme !

Paul Moreau, avisant l'agent qui surveillait le marché, l'interrogea sur la cause de cet encombrement ; car l'escamoteur connaissait un peu tout le monde dans le pays. L'agent s'approcha pour bavarder. Karadeuc n'était qu'à deux pas de lui.

— Comment, Monsieur Moreau, s'écria l'agent, vous ne savez pas ?... Mais il n'est question que de cela !

Non. Paul Moreau ne savait pas ; il avait, dit-il, fait une promenade, le matin, du côté de Mesnil-Val ; puis il avait préparé ses paquets.

L'agent raconta le petit drame qui bouleversait toute la population. Paul Moreau semblait extraordinairement surpris. Eh ! quoi ? Cet amour d'enfant qu'il avait embrassé la veille ? Disparu ? Volé ?

— Ah ! vous auriez mieux fait de l'escamoter, vous, fit l'agent en souriant.

Karadeuc crut qu'en ce moment un nuage assombri passait sur les yeux du prestidigitateur, Paul Moreau regarda sa montre.

— Diable ! il faut que j'arrive à temps à Dieppe... Cocher, en route !

La voiture repartit lentement, au milieu de la foule des ménagères.

Pourquoi Karadeuc la suivit-il ? Quel sentiment secret le poussait à se rapprocher de ce Paul Moreau ?

La voiture gravissait la rue, une vraie côte ; et puis, ce serait encore une rude montée pour gagner la route de Dieppe.

A chaque instant, Paul Moreau se penchait, jetait un regard en arrière. Il était trop habitué à lire sur les physionomies pour ne pas deviner que l'homme qui le suivait brûlait de lui parler.

— Cocher, cria-t-il, pressez-vous donc ? nous n'arriverons pas à l'heure.

Karadeuc, entendant l'ordre, pressa le pas aussi. Et, au moment où la voiture atteignait la grand-route de Dieppe, il avait réussi à la dépasser, il se retourna s'imaginant qu'il était décidé cette fois :

"Vous qui voyez tant d'enfants, allait-il dire, vous retrouverez peut-être les traces de celui-ci..."

Il n'avait pas songé à cette objection : "Mais de quoi vous mêlez-vous ?" Faudrait-il dire qui il était, nommer sa maîtresse respectée, trahir le terrible secret ?...

Et le cocher avait donné son coup de fouet, et la voiture disparaissait dans un tourbillon de poussière, que Karadeuc demeurait à la même place, bégayant avec des larmes :

— J'aurais pas dû... Non, non ! j'aurais pas dû...

Il s'assit sur une motte gazonnée, de ce gazon que brûle le souffle de la mer ; et il eut un moment de calme en contemplant l'horizon où se perdaient des voiles. Cela le fit penser à son bateau, sa chère *Anne-Marie*, laissée dans le port de Dieppe à la garde de son fils, et il partit.

Quand il arriva à Dieppe, des affiches lui apprirent que Paul Moreau donnait une représentation au Casino ; il y courut, machinalement, sans savoir pourquoi il le faisait. Mais là, des bandes blanches coupaient l'affiche : la représentation était remise. Paul Moreau avait assuré qu'une dé pêche de sa femme le rappelait, et il était alors rentré à Paris.

Karadeuc, désespéré, alla retrouver son gars qui dormait tranquillement sur le bateau. Il ne lui donna aucune explication. Et, le vent étant bon, ils appareillèrent à la marée...

Depuis le départ de Sulpice Karadeuc, la marquise passait ses jours et une partie de la nuit sur le point le plus élevé du château, une terrasse d'où, par les temps clairs, on aperçoit Jersey.

Mais, comme ce jour-là il y avait un peu de brume, elle ne reconnut le bateau du vieux marin que lorsqu'il arriva à la jetée. Au même instant, sa servante de confiance, Jeanne-Marie, vint lui annoncer que la baronne de Kernezan demandait à la voir.

— Ma nièce, s'écria la marquise stupéfaite.

Une nièce éloignée, qu'elle n'avait guère aimée jusqu'alors et qui, de son côté, ne lui avait pas manifesté beaucoup d'affection. Et elle éprouva une impression curieuse, quelque chose de doux dans son cœur ulcéré : des autres parents, des cousins, lui avaient bien écrit, mais des lettres maladroites... Aucun n'était venu la trouver ; et pourtant, que de choses on peut se dire en une heure qu'on ne se dirait pas en dix ans de correspondance ! Et cette petite-nièce accourait de Paris...

— L'avais-je donc mal jugée ?

Elle se rendit au salon et fut très touchée de voir la baronne de Kernezan en grand deuil, le visage tout désolé.

La jeune femme se jeta à son cou.

— Ah ! ma tante, il y a longtemps que je serais auprès de vous si cela n'avait dépendu que de moi !

La marquise la serra sur son sein, s'abandonnant malgré elle à l'exquise douceur d'être consolée.

— Merci, chère enfant ! balbutiait-elle tout en larmes. Tu es bonne d'être ainsi venue à moi...

— J'ai voulu mêler ma douleur à la vôtre, parler avec vous de lui que j'aimais tant... Je me suis bien aperçue autrefois que vous me jugiez mal ; mais j'ai un bon petit cœur, allez !

— Je le vois, dit doucement la marquise.

Puis, dominant son émotion, redevenant impitoyable :

— Ton affection me fait le plus grand bien ; mais, si tu veux m'éviter la plus cruelle des tortures, que jamais entre nous il ne soit question de celui qui a déshonoré notre famille !... Jamais, entends-tu bien !

— Dieu ! que vous devez souffrir !... Mais n'allez-vous pas trouver une suprême consolation dans son enfant... dans votre petit-fils !

— Je n'en ai pas !... Ce sang-là, mon petit-fils !... Jamais ! La famille des Tréveuc est morte... Et puisque tu as la bonté de t'intéresser à cet enfant, rassure-toi : j'ai fait les sacrifices nécessaires pour que son sort soit heureux... Mais je ne le connais plus ! Merci encore de ton affection !... Jeanne-Marie va t'installer, nous nous retrouverons ce soir.

Et la marquise, toute fiévreuse, regagna son observatoire, après avoir ordonné qu'on lui envoyât Karadeuc dès qu'il se présenterait.

Karadeuc atterrissait en ce moment. Elle le vit qui embrassait brièvement sa femme, venue pour l'attendre sur le port, puis qui se dirigeait, tout chancelant, vers le château. Elle fut si secouée qu'elle dut s'accrocher à la balustrade pour ne pas tomber en arrière.

— Il est seul ! prononça-t-elle avec une plainte lamentable. Je n'ai plus de petit-fils !

Bientôt, Karadeuc montait, en se heurtant aux murs, l'étroit escalier de pierre. Il venait moins pour rendre compte de sa mission que pour savoir si la marquise avait maintenant un morceau de granit à la place de son cœur, si bon jadis !

Il avait préparé des phrases énergiques, mais il demeura sans paroles quand il se trouva en face de cette femme qui lui sembla grandie, dépassant l'horizon, se projetant sur le ciel crépusculaire comme une apparition fantastique, dans l'incertaine lueur du soir, il la sentait effroyablement pâle, raidie, plus décidée que jamais. Elle avait vaincu sa faiblesse.

— Eh bien, Sulpice ?

Il bégaya :

— C'est fait, Madame.

— Où ?

— Au Tréport.

— Quand ?

— Il y a trois jours... pendant le bal d'enfants... Ah ! Madame...

Les sanglots l'étouffaient.

— Allons ! pas d'émotion inutile !... Pourquoi as-tu choisi le Tréport ?

— A cause d'un souvenir : une fois, la tempête soufflant du sud-ouest, il avait fui devant elle, avait réussi à pénétrer là ; et il avait gardé le souvenir d'une multitude d'enfants.

— Qui l'a recueilli ?

— Le maire... Un brave homme.

— Bien, fit la marquise.

Cela la soulageait un peu, diminuait son remords. Mais quelle secousse lorsque Karadeuc raconta la suite, l'enfant disparu, volé.

— J'avais pourtant passé la nuit sous les fenêtres du maire, Madame !

— Et qui donc a osé ?...

En ce moment, la marquise laissait parler son cœur. Des misérables peut-être pour voler l'argent ?

Non, puisqu'on n'avait même pas touché aux vêtements du petit ! Quelqu'un qui voulait l'enfant, rien que l'enfant... Et Karadeuc ne s'en étonnait point. Est-ce qu'il était possible de le voir sans l'aimer ?

— Moi, voyez-vous, Madame la marquise, je l'ai dans le cœur, comme si c'était un des miens ! Et tenez, écoutez un vieux brave homme il faut le retrouver, ce chéri ! Je dirai que j'étais allé le chercher à Jersey, que je l'ai perdu au Tréport et que je n'ai plus eu ma tête à moi... Ah ! s'il était là, sur vos genoux, et qu'il vous fit de ces baisers que ça vous traverse tout entier... Vous pleurez, morbleu ! Vous pleurez, morbleu ! Vous m'écoutez enfin !